

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Persée

A QUEL TITRE HYPATIE ENSEIGNA-T-ELLE LA PHILOSOPHIE ?

Fille du mathématicien Théon d'Alexandrie, Hypatie dut naître vers 370. Elle mourut en 415, sous les coups de chrétiens fanatiques. Son père lui avait donné le goût des sciences exactes. Elle y ajouta l'étude de la philosophie et joua un certain rôle dans la vie politique égyptienne, comme conseillère du préfet augustal Oreste (1).

De son œuvre écrite, nous n'avons rien conservé, sinon quelques titres, qui se rapportent tous aux mathématiques et à l'astronomie. Sur ses idées, nous ne possédons que des témoignages indirects. Les plus précis nous viennent de Synésius, qui fut son disciple avant de devenir évêque de Cyrène. Ils nous apprennent qu'elle professait un néoplatonisme de type primitif, plus proche de celui de Porphyre que du système de Jamblique. Nous ne savons d'où elle le tenait (2).

Hypatie était païenne. Mais, en ce domaine, elle fut plus tolérante que les néoplatoniciens des écoles de Syrie, de Pergame

(1) Sur Hypatie, voir en dernier lieu J. M. RIST, *Hypatia*, dans *Phoenix* 19 (1965), 214-225, qui cite les sources anciennes (noter toutefois que p. 215 n. 9, la réf. à Socrate *H. E.* 8.9 est à corriger en 7, 15 et que, pour la *Vie d'Isidore* de Damascius, il convient désormais de se reporter à l'éd. des fragments de Cl. ZINTZEN, Hildesheim, 1967) et la bibliographie moderne. Pour celle-ci, voir surtout p. 215, n. 8. Le travail le plus important me paraît être celui de K. PRAECHTER, *s. v. Hypatia*, dans *RE*, 9 (1914), col. 242-249.

(2) Sur ces divers points, voir K. PRAECHTER, *l. l.*, col. 244 s., Chr. LACOMBRADÉ, *Synésius de Cyrène hellène et chrétien*, Paris, 1951, pp. 49 s. et 63 et J. M. RIST, *l. l.*, p. 216.

et d'Athènes. Ce qui le montre bien, c'est que Synésius, après être monté sur le trône épiscopal de Cyrène, put garder avec elle des rapports amicaux (3).

Les traits relevés jusqu'ici (intérêt pour les sciences exactes, indifférence aux spéculations de Jamblique, tolérance religieuse) se retrouvent chez les philosophes alexandrins des siècles suivants, notamment Hiéroclès, Ammonius, Jean Philopon (qui était d'ailleurs chrétien) et Olympiodore (qui l'était peut-être). C'est ce qui a permis à Praechter de reconnaître l'existence d'une école d'Alexandrie, distincte de celle d'Athènes, et dont le premier représentant connu est Hypatie elle-même (4).

L'enseignement d'Hypatie a produit une profonde impression sur ceux qui l'ont reçu. Le témoignage de Synésius ne laisse aucun doute à ce propos (5). Ce que l'on connaît moins bien, ce sont les conditions dans lesquelles elle l'a donné. On a parfois supposé qu'elle occupait une chaire officielle de philosophie (6). Mais, tout d'abord, l'existence même d'une telle chaire à Alexandrie est douteuse. Les indications des anciens qui permettraient de la supposer sont à la fois trop rares et trop imprécises pour qu'on puisse accepter les affirmations des modernes sur ce sujet (7). De plus — et c'est l'objet même de la présente note — les deux textes que l'on allègue d'habitude pour prouver qu'Hypatie enseignait à titre officiel n'ont peut-être pas la portée qu'on leur prête.

Le premier se trouve dans la *Suda*. Il est vraisemblablement extrait de la *Vie d'Isidore* de Damascius. En voici la traduction : « Revêtue du *τρίβων*, elle faisait des tournées en pleine ville et expliquait publiquement (*δημοσίᾳ*), à ceux qui voulaient l'écouter,

(3) K. PRAECHTER, *l. l.*, col. 246.

(4) K. PRAECHTER, *Richtungen und Schulen im Neuplatonismus*, dans *Genethliakon C. Robert*, 1910, pp. 146 ss.

(5) Voir p. ex. les témoignages réunis par K. PRAECHTER, *s. v. Hypatia*, *l. l.*, col. 245 et par Chr. LACOMBRADE, *o. l.*, p. 38.

(6) Voir p. ex. J. M. RIST, *l. l.*, p. 220, qui se réfère à la *Suda* et à l'interprétation qu'en donne Chr. LACOMBRADE, *o. l.*, pp. 44 s.

(7) Il serait trop long de faire ici la critique des sources anciennes sur ce sujet. Ce pourrait être l'objet d'un autre article. Quant aux affirmations des modernes, voir p. ex. Fr. SCHEMEL, *Die Hochschule von Alexandria im IV. und V. Jahrh. p. C. n.*, dans les *Neue Jahrbücher f. d. klass. Altertum*, 24 (1909), pp. 438-457, surtout p. 439 et H. I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, 6^e éd., Paris, 1965, p. 286.

les doctrines de Platon, d'Aristote et de tout autre philosophe (8) ».

Au yeux de Praechter, les renseignements contenus dans cette notice sont exacts, sinon que Damascius, cédant à un certain romantisme, y situe sur la voie publique un enseignement qui, en réalité, dut avoir un auditoire pour cadre (9). Rien ne permet de mutiler ainsi le témoignage de Damascius. Tout au contraire, le point en litige est peut-être confirmé par un récit dont l'exactitude est malheureusement sujette à caution. Comme le premier texte, il se trouve dans la *Suda* et provient, lui aussi, de la *Vie d'Isidore*. A le croire, voici dans quelles circonstances Hypatie aurait trouvé la mort. Une foule de gens se trouvaient devant sa maison. Ce spectacle excita la fureur de Cyrille, qui occupait alors le siège patriarcal d'Alexandrie. Quand, à son habitude, elle sortit de chez elle, une troupe de chrétiens se précipita et la massacra (10). L'habitude à laquelle ce récit fait allusion est peut-être celle d'enseigner en rue. Les gens qui stationnaient devant chez elle seraient alors ses auditeurs.

En tout cas, si même l'anecdote que je viens de rappeler est fautive, il n'en reste pas moins que le détail rejeté par Praechter n'a contre lui aucun indice positif. On peut donc le tenir pour authentique. M. Chr. Lacombrade, qui l'accepte, y trouve une explication vraisemblable du fait qu'Hypatie, qui était païenne, put enseigner librement à une époque où Théophile, le prédécesseur du patriarche Cyrille, poursuivait le paganisme avec intransigeance. Le mode d'enseignement pratiqué par Hypatie ressemble en effet à la prédication stoïco-cynique, pour laquelle les chrétiens manifestaient une certaine indulgence. Hypatie aurait profité de cette disposition d'esprit jusqu'au jour où, pour un motif mal connu, elle suscita la colère des masses chrétiennes d'Alexandrie (11).

(8) *Suda*, IV, 644 Adler (= DAMASCIUS, *Vit. Isid. rel. ed. Cl. ZINTZEN*, fr. 102, p. 77, 5-7 : περιβαλλομένη δὲ τρίβωνα ἡ γυνὴ καὶ διὰ μέσου τοῦ ἄστεως ποιουμένη τὰς προόδους ἐξηγεῖτο δημοσίᾳ τοῖς ἀκροᾶσθαι βουλομένοις ἢ τὸν Πλάτωνα ἢ τὸν Ἀριστοτέλην ἢ τὰ ἄλλου ὅτου δὴ τῶν φιλοσόφων. Sur les sources de la notice de la *Suda*, ajouter aux indications de ZINTZEN *ad l.* les remarques de K. PRAECHTER dans la *RE* (cité n. 1), col. 242 s.

(9) K. PRAECHTER, *s. v. Hypatia*, *l. l.*, col. 243 et 245.

(10) *Suda*, IV, 645 = DAM., *Vit. Isid.*, fr. 102 ZINTZEN, p. 79, 18-81, 2.

(11) Chr. LACOMBRADÉ, *op. l.*, pp. 44-46 et la confirmation supplémentaire proposée par J. M. RIST, *l. l.*, p. 220.

Si c'est bien ainsi qu'Hypatie pratiqua son enseignement, on comprend mieux les circonstances de sa mort. Conseillère de l'augustal Oreste, elle dut pâtir du désaccord qui séparait ce dernier du patriarche Cyrille (12). Mais l'explication n'est peut-être pas suffisante. Il faut y ajouter qu'à cette époque, la philosophie apparaissait encore comme l'apanage des païens (13). A l'enseigner en pleine rue, Hypatie dut concentrer sur elle la curiosité, puis la haine des chrétiens. Quelque indulgence que ceux-ci aient éprouvée pour les prédicateurs cyniques, auxquels elle s'apparentait par ses procédés, l'exposé, sur la place publique, d'une doctrine païenne, même s'il ne comportait aucune attaque directe contre le christianisme, dut, à la longue, sembler une provocation aux yeux d'une foule d'ailleurs portée à la violence (14).

Revenons au texte de Damascius. Le caractère officiel de l'enseignement d'Hypatie y serait indiqué par l'adverbe δημοσία (15). Telle est bien la signification la plus courante de ce mot. Mais, en dépit du silence des lexiques (16), il peut aussi vouloir dire *dans un lieu public*. Deux passages d'Eunape suffiront à le montrer. Le premier concerne le sophiste Julien. La maison de ce personnage contenait un auditoire en forme de petit théâtre. En effet, explique Eunape, il y avait alors à Athènes une telle propension aux émeutes qu'aucun sophiste n'osait y conduire ses débats en public (δημοσία καταβάς διαλέγεσθαι) et que tous, ils organisaient leurs conférences dans des auditoires privés (17). Le second texte d'Eunape se rapporte à Prohérésius. Son ami Héphestion et lui-même ne possédaient pour eux deux qu'un seul τριδώνιον, si bien que, quand l'un

(12) SOCR., *H.E.*, 7, 15. Cf. K. PRAECHTER, *s. v. Hypatia*, *l. l.*, col. 247, et J. M. RIST, *l. l.*, pp. 222 s.

(13) K. PRAECHTER, *s. v. Hypatia*, *l. l.*, col. 248.

(14) Cette tendance à la violence est mentionnée explicitement par SOCR., *H.E.*, 7, 13 et par la *Suda*, IV, 644 Adler.

(15) Chr. LACOMBRADÉ, *o. l.*, p. 43, qui se fonde (à tort, me semble-t-il) sur l'autorité de K. Praechter (lequel, pour attribuer un caractère officiel à la charge d'Hypatie, se fonde sur le texte de Socrate, *H.E.*, 7, 15 que nous analyserons plus loin) et J. M. RIST, *l. l.*, p. 220.

(16) Voir par ex. LIDDELL-SCOTT-JONES avec le suppl. de 1968, *s. v. δημοσίος*. Toutes les acceptions indiquées se rapportent à la signification de *officiellement* ou de *communément*.

(17) EUNAPE, *Vit. Soph.*, 9, 1, 6.

d'eux se montrait en public (δημοσίᾳ), l'autre restait au lit (18). Dans ces deux passages, l'adverbe δημοσίᾳ ne peut signifier *officiellement*. Le contexte oblige à lui donner le sens de *dans un lieu public, en public*.

Ce sens, il pourrait aussi l'avoir dans le texte de Damascius concernant Hypatie. Sans doute ne ferait-il alors que reprendre l'expression précédente *elle faisait des lournées en pleine ville*. Mais cela n'a rien d'invraisemblable. D'après le témoignage de Zacharie le Scholastique, les philosophes alexandrins de la fin du ve siècle — ceux-là même qu'a pu connaître Damascius — faisaient leurs cours tantôt dans les Musées, tantôt dans leur maison privée (19). Le mode d'enseignement d'Hypatie a donc dû provoquer un étonnement qui, dans la *Vie d'Isidore*, se traduit peut-être par la redondance que constituerait l'adverbe δημοσίᾳ, employé dans l'acception définie plus haut.

Du témoignage de Damascius, il résulte donc qu'Hypatie enseignait en pleine rue. Le mot δημοσίᾳ, qu'on y lit, pourrait signifier soit qu'elle le faisait à titre officiel, soit qu'elle exposait son système en lieu public. Mais la seconde interprétation s'accorde mieux que la première avec l'ensemble du texte. On concevrait mal, en effet, que le titulaire d'une chaire officielle ait professé sur la voie publique.

A vrai dire, il existe un second texte où l'on a cru voir que l'enseignement d'Hypatie avait un caractère officiel. Il se trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate. Le voici traduit : « Elle (il s'agit d'Hypatie) atteignit un tel degré de savoir qu'elle recueillit l'héritage de l'école platonicienne (τὴν Πλατωνικὴν διατριβὴν) dérivée de Plotin (20) ». Dans ce passage, les historiens donnent au mot διατριβή le sens d'*institution scolaire*. Ils estiment donc que, d'après Socrate, Alexandrie possédait une chaire de philosophie platonicienne illustrée par Plotin et ensuite par Hypatie (21). Si

(18) *Ibid.*, 10, 3, 5-7.

(19) ZACH. SCHOL., *Vie de Sévère*, éd. et trad. de M. A. KUGENER, dans la *P.O.*, II, 1 (1902), p. 23.

(20) SOCR., *H.E.*, 7, 15 (MIGNE, *P.G.*, 67, col. 768) : Ἐπὶ τοσοῦτον δὲ προὔθη παιδείας ὥς ... τὴν δὲ Πλατωνικὴν ἀπὸ Πλωτίνου καταγομένην διατριβὴν διαδέξασθαι.

(21) Voir p. ex. K. PRAECHTER, *s. v. Hypatia*, *l. l.*, col. 245 et Chr. LACOMBRAGE, *o. l.*, p. 44.

telle est bien la signification du passage, Socrate se trompe en ce qui concerne Plotin ; quoi qu'en dise Praechter, cette erreur rend suspecte l'indication qui se rapporte à Hypatie (22).

Le texte de Socrate est d'ailleurs susceptible d'une autre interprétation. Le mot *διατριβή* peut fort bien désigner une école en tant que courant doctrinal (23). Si l'on adopte cette acception, Socrate affirme seulement qu'Hypatie adhérait à un platonisme dérivé de celui de Plotin. Que la chose lui ait paru la marque d'un haut degré de culture, cela n'a rien que de naturel, puisqu'à cette époque, le néoplatonisme était la doctrine à la fois la plus récente et la plus complexe (24). Compris de la sorte, le passage de Socrate ne contient aucune erreur matérielle. C'est là un indice favorable.

Mais quelle que soit l'interprétation qu'on adopte, on ne peut se fonder sur Socrate pour affirmer qu'Hypatie occupa une chaire officielle ou même une charge d'enseignement dans une institution privée. En effet, ou bien il ne dit rien de tel, ou bien, s'il le dit, son erreur concernant Plotin rend son témoignage douteux.

Nous pouvons conclure. Socrate — en accord avec les autres sources — donne Hypatie pour une néoplatonicienne et Damascius nous apprend qu'elle enseignait en pleine rue. En revanche, ni l'un ni l'autre ne permet d'affirmer qu'elle l'ait fait en vertu d'une mission officielle ou comme titulaire d'un poste régulier. Il est fort possible que son enseignement ne fut qu'une initiative personnelle, comme l'avait été celui d'Ammonius, le maître de Plotin, et celui de Plotin lui-même. En tout cas, les leçons qu'Hypatie faisait en lieu public durent attirer sur elle l'attention des foules et contribuer à la rendre odieuse aux chrétiens. A ce titre, elles furent l'une des causes de sa mort.

Liège

Étienne ÉVRARD.

(22) L'erreur est déjà relevée par Henri de Valois, dont la note est reproduite dans Migne, *ad l.* Voir K. PRAECHTER, *l. l.*, qui remarque toutefois que les efforts de certains philologues pour nier cette erreur sont vains.

(23) Voir LIDDELL-SCOTT-JONES, *s. v.*, 2 d.

(24) Sur la parenté spirituelle d'Hypatie avec Plotin, on lira toutefois les remarques restrictives de J. M. RIST, *l. l.*, p. 216.